

Ogay, T. (1996). L'école, lieu de communication entre cultures. In *Les Sciences de l'Education face aux interrogations du public. Réponses et analyses sur quelques sujets d'actualité* (Cahiers de la Section des Sciences de l'Education, numéro spécial, pp. 83-92): Université de Genève.

## L'ECOLE, LIEU DE COMMUNICATION ENTRE CULTURES

TANIA OGAY

### **Présentation**

*Exemple unique en Suisse, l'enseignement public genevois comptait au début des années quatre-vingt-dix 40% d'enfants de langue étrangère et près de 150 nationalités. L'opportunité pour nos élèves d'avoir des contacts "interculturels" est donc une réalité tout à fait quotidienne, source possible d'expériences formatrices et enrichissantes. Côté des personnes d'origine culturelle différente ne va cependant pas sans problèmes, et soulève parfois des difficultés considérables. En particulier, cela oblige à un effort de "décentration" non indifférent, pour éviter les méprises et les erreurs grossières auxquelles on s'expose lorsqu'on interprète les attitudes et les comportements d'autrui à l'aune de nos critères et de nos modèles culturels. L'auteur du présent article fournit un certain nombre d'éléments qui aident à mieux comprendre en quoi consiste cet effort de décentration, et qui montrent également les dangers d'une démarche par trop réductrice, subordonnant les caractéristiques et les spécificités individuelles à quelques traits culturels sommaires et stéréotypés.*

L'école est un lieu de rencontre exceptionnel : s'y retrouvent des enfants d'origines culturelles diverses, des enfants privilégiés socio-économiquement comme des enfants moins favorisés. Certes, ceci est surtout vrai pour l'école primaire : par la suite, la sélection scolaire vient rapidement mettre un bémol à cette diversité et on aura des filières de formation qui auront tendance à être toujours plus homogènes (ils sont rares les enfants d'ouvriers étrangers à l'Université !). Quoiqu'il en soit, l'école représente une occasion unique pour découvrir la diversité et apprendre à vivre avec. Hors de l'école, notre société offre finalement peu d'occasions de contacts entre Suisses et étrangers, qui ont souvent pris l'habitude de vivre les uns à côté des autres, mais rarement véritablement ensemble.

Le canton de Genève est le champion suisse de la diversité culturelle à l'école : l'Office fédéral de la Statistique (1991) annonçait pour Genève 40% d'élèves de langue étrangère (c'est-à-dire des élèves dont la langue maternelle n'est pas le français, qu'ils soient d'origine étrangère ou Suisses d'une autre région linguistique) dans la scolarité obligatoire pour l'année scolaire 1990/1991, la moyenne suisse étant de 17%. Pour la petite histoire, le canton suisse qui a le moins d'élèves de langue étrangère dans ses classes est Nidwald avec un peu plus de 3%.

Les écoliers genevois ne manquent donc pas d'occasions d'avoir des contacts "interculturels", leur quotidien scolaire est par essence multiculturel. L'importante présence d'élèves d'origines culturelles diverses a depuis longtemps suscité nombre de débats au sujet de l'égalité des chances des élèves étrangers dans l'école genevoise. On ne compte plus les initiatives qui ont été prises pour remédier aux difficultés de ces élèves dans notre système de formation ainsi que pour améliorer la capacité de l'école à répondre aux défis posés par la société multiculturelle (tout récemment encore sont parus les excellents supports didactiques "Odyssea" et "Kaleido", invitant les enseignants à une réflexion sur les migrations actuelles, sur leurs conséquences dans les classes et dans la pratique de l'enseignement au quotidien. Perregaux, 1994). Malgré tous ces efforts, on ne peut malheureusement toujours pas considérer que l'objectif de l'égalité des chances ait été atteint.

Ce n'est cependant pas cet aspect de la question que je souhaite traiter ici : dépassant le seul contexte scolaire, la perspective que j'adopterai sera plus générale, c'est-à-dire que je m'intéresserai aux individus et à leur façon d'aborder la différence culturelle dans leurs interactions quotidiennes. L'objet de ma réflexion sera principalement la **communication interculturelle** : quelle est l'influence de la culture sur la communication, comment communiquons-nous avec des personnes dont la culture est différente de la nôtre ? Car finalement, lorsqu'on pense à la présence d'élèves étrangers dans nos classes, c'est bien de communication interculturelle dont il s'agit : entre les élèves étrangers et les enseignants, entre ces derniers et les parents étrangers, etc. Les travaux sur la communication interculturelle (principalement nord-américains) ont produit depuis une trentaine d'années un certain nombre de connaissances qui permettent de mieux comprendre non seulement les différences entre cultures, mais également comment les représentants de ces cultures peuvent communiquer malgré ces différences. Ces connaissances devraient nous permettre de mieux comprendre et gérer la diversité à l'école : comment l'enseignant perçoit-il la différence culturelle, comment adapte-t-il sa communication, son comportement à la différence culturelle de son élève ? quelle est l'influence sur la relation des divers stéréotypes utilisés par les enseignants, les élèves, les parents ? Tous les acteurs sociaux devraient réfléchir à leur façon de se comporter et de communiquer dans une situation interculturelle. Cette interrogation concerne non seulement les élèves et parents étrangers mais également les "indigènes" : enseignants, élèves et parents d'élèves, en fait, la société d'accueil en général. En effet, l'intégration des étrangers dans une société se joue non seulement au niveau des contacts que les étrangers arrivent à établir avec les indigènes, mais également à celui de la compétence de ces derniers à communiquer avec des personnes venant de cultures étrangères (on a trop souvent tendance à oublier que l'intégration est un

processus qui se joue dans deux directions et non pas uniquement l'affaire des étrangers "qui n'ont qu'à" !).

## **Communiquer avec une personne d'une autre origine culturelle : une expérience enrichissante, certes, mais pas toujours évidente**

Le meilleur moyen pour prendre conscience de l'influence de la culture (prise dans son sens large, comme un ensemble de significations et de valeurs, partagé par un groupe de personnes qui s'y reconnaissent) sur notre comportement est de se retrouver dans un pays étranger, ou tout au moins, au milieu de personnes d'une culture étrangère : on se rend compte à ce moment que ce qui nous semblait "aller de soi" dans notre cadre habituel ne fonctionne plus dans ce nouvel environnement. Des comportements que nous effectuions sans même y penser tant ils nous semblaient évidents se révèlent inadéquats dans le nouvel environnement : par exemple, nous tendons la main pour saluer une personne et nous nous retrouvons projetés dans les bras de notre interlocuteur qui nous lance des claques dans le dos, ou encore un signe de la main que nous pensions faire en signe d'amitié est interprété d'une tout autre manière, etc. C'est à ce moment que nous réalisons qu'il n'y a pas que la langue qui change d'une culture à une autre, mais que nos comportements ont une signification qui n'est pas forcément la même dans toutes les cultures. C'est ce que vit l'enfant étranger qui arrive dans une classe, c'est ce que vit aussi l'enseignant qui se rend chez les parents d'un élève étranger : la communication peut être difficile à établir à cause du manque de références communes.

Ces comportements qui nous semblent aller de soi mais qui sont en fait dépendants de la culture sont ce que Geneviève Zarate appelle les **implicites culturels** :

*"Le fonctionnement de l'implicite culturel sous-entend une organisation de la réalité, une logique acceptée et diffusée par les membres de la communauté. Il présuppose un ensemble d'opinions et de croyances qui se donnent comme indiscutables, qui, alors qu'elles relèvent de la conviction, ont la force de l'évidence et les vertus de l'absolu" (Zarate, 1986, p. 19).*

Les implicites culturels s'acquièrent au quotidien, de façon anodine, comme une somme de multiples petites expériences qui finalement reflètent la vision du monde commune aux membres du groupe en question. Ils sont du domaine du non-dit, et si d'aventure un enfant en demande la raison, l'adulte sera en général bien embarrassé pour trouver une explication et lui répondra probablement

"parce que c'est comme ça". Dans la communication, les partenaires font l'hypothèse que ces implicites sont partagés, la conversation s'établit sur la base des références qu'ils supposent avoir en commun. Beaucoup d'éléments ne sont donc pas explicités, car ils sont supposés être évidents pour tous : par exemple, l'instituteur genevois tout comme ses élèves qui ont grandi dans ce contexte culturel considèrent comme "évident" qu'un élève qui souhaite prendre la parole lève la main pour s'annoncer à l'enseignant. Il n'expliquera donc que rarement cette règle d'interaction à ses élèves (ou seulement lorsque les élèves prennent la parole sans autorisation !). Jusqu'au jour peut-être où il se rendra compte que tel élève qui lui semblait passif attendait en fait que l'instituteur l'interroge pour parler : dans certaines cultures, un enfant ne prend ni même ne demande la parole, à moins qu'un adulte ne l'y autorise expressément. C'est là le risque des implicites : comme ils nous semblent évidents, nous avons rapidement tendance à les croire universels, partagés par tous. Notre ethnocentrisme nous conduit à croire (et ceci même avec les meilleures intentions du monde) que ce qui est valable pour nous l'est aussi pour les autres. Or il faut bien nous en rendre compte : il y a d'autres façons de voir le monde, la nôtre en est une parmi tant d'autres possibles et également valables.

Comprendre que ce qui est bon pour moi ne l'est pas forcément pour les autres, accepter que ma vision du monde n'est pas la seule possible et valable amène à réfléchir à l'importance du **contexte** : notre façon de faire, de communiquer est adaptée au contexte dans lequel nous vivons. Transportés dans un autre environnement, nous ne pourrions appliquer nos schémas tels quels, il nous faudra les adapter au nouveau contexte. Dans ce processus d'adaptation à un nouvel environnement socioculturel, l'aide que nous pouvons recevoir des personnes "indigènes" est très importante : en nous aidant à découvrir la logique de leur culture, peut-être nous éviteront-ils de commettre certains faux-pas.

Ainsi, la signification que prend le comportement (verbal comme non-verbal) dépend du contexte dans lequel il s'inscrit. Des auteurs américains qui ont travaillé sur la communication humaine donnent pour exemple un homme qui se brosserait les dents dans une rue animée, et non pas dans sa salle de bains : ce n'est pas le comportement lui-même qui est aberrant mais le fait qu'il ait lieu dans un contexte inadéquat (Watzlawick et al. 1972). Dans une situation de communication interculturelle, un comportement qui répond à une certaine logique culturelle peut paraître aberrant lorsqu'il est appliqué dans un autre contexte culturel. De même, si nous cherchons à interpréter le comportement d'une personne d'une culture étrangère en utilisant notre propre perspective culturelle, nous risquons fort de ne pas en comprendre le sens. Il nous faudra donc essayer de replacer ce comportement dans son contexte, en essayant d'imaginer la vision du monde à laquelle il se rattache.

## Cultures différentes, autres visions du monde

Les différences entre cultures ont fait l'objet d'un grand nombre de travaux dans diverses sciences humaines (ethnologie et anthropologie bien sûr, mais aussi psychologie, linguistique, etc.). On trouve également plusieurs auteurs qui se sont attachés à décrire les différences dues à la culture dans le comportement de communication. S'il n'est bien sûr pas possible de décrire toutes les différences, certaines sont cependant particulièrement significatives et permettent de mieux comprendre les malentendus qui peuvent survenir lors d'une interaction entre personnes de cultures différentes : des linguistes se sont par exemple intéressés aux différences culturelles dans le vocabulaire (par exemple le fait que les Inuits possèdent plusieurs mots pour notre seul adjectif "blanc"), des sociolinguistes ont étudié les différences culturelles dans les conventions qui règlent les conversations (par exemple les différents sujets qui peuvent être abordés et la façon de le faire). Le comportement non-verbal a également fait l'objet de recherches comparatives entre cultures : la mimique, la gestuelle, la distance entre les interlocuteurs, le contact visuel, etc., tous ces comportements varient selon les cultures et prennent des significations différentes.

Pour comprendre les différences et les ressemblances dans la communication de différentes cultures, on ne pouvait "simplement" multiplier les études comparatives ("les Japonais communiquent plutôt de telle façon et les Américains de telle autre façon"). Le besoin s'est rapidement fait sentir de disposer de dimensions générales sur lesquelles situer la variabilité entre cultures (même s'il ne s'agit bien sûr que de généralisations qui n'excluent pas les variations individuelles). Actuellement, on peut dire que les trois dimensions suivantes sont utilisées pour décrire et situer les cultures les unes par rapport aux autres (voir Ting-Toomey, in *Samovar & Porter*, 1994, pp. 360-372).

### Individualisme - collectivisme

Une culture individualiste privilégie l'identité et les objectifs de l'individu, alors qu'une culture collective fait passer le "nous" avant le "je". Dans une culture individualiste, ce qui est important est la réalisation de soi, et non l'appartenance au groupe comme dans une culture collective. Cette différence dans la valeur accordée à l'individu ou au groupe se reflète dans la façon de gérer les conflits : les membres de sociétés collectives auront à cœur que personne ne perde la face, ils utiliseront des stratégies d'évitement du conflit ou alors chercheront une solution qui contente plus ou moins tout le monde. Les membres de sociétés individualistes auront quant à eux une approche directe du conflit, orientée sur les solutions, quitte à ce que quelqu'un doive perdre la face. Des fortes valeurs individualistes ont été trouvées dans des pays comme les

Etats-Unis, l'Australie, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, etc., alors que des pays comme le Mexique, la Colombie, la Chine et le Japon, etc., ont été identifiés comme des cultures collectives.

### Contexte fort et contexte faible

Cette deuxième dimension se combine avec la première, permettant de mieux comprendre comment se passe la communication dans les cultures individualistes et collectives. Cette dimension thématise la quantité d'information qui est transmise par le message explicite (les mots qui sont prononcés) et par le contexte de la communication (l'environnement dans lequel se déroule la communication, mais aussi le langage non-verbal, les sous-entendus, les codes et les rituels, etc.). Les cultures individualistes auraient une communication à contexte faible (l'information se trouve presque totalement dans le message explicite) alors que dans les cultures collectives, le contexte est important et véhicule également une grande partie de l'information (ce qui veut dire que l'on ne percevra qu'une partie de l'information si l'on ne prend en compte que les mots qui sont prononcés).

### Polychrone et monochrone

Cette dernière dimension, également liée à la première, a trait au rapport au temps : les cultures individualistes sont dites monochrones, c'est-à-dire qu'elles ont une conception linéaire du temps qui est organisé de manière à pouvoir atteindre les buts que l'individu s'est fixés, les activités se font les unes après les autres, le temps consacré au travail est en général séparé du temps consacré aux relations sociales. Les membres d'une culture collective auraient au contraire un rapport au temps dit "polychrone", plus flexible quant aux horaires, plusieurs activités pouvant être menées de front, en mélangeant travail et relations sociales. Dans une société monochrone, on tient à respecter l'horaire, le temps est considéré comme quelque chose que l'on peut maîtriser, ou perdre. Tout cela est moins important dans une culture polychrone, où l'on préférera prendre plus de temps pour bien tenir compte du contexte, des relations sociales.

Même si ces trois dimensions sur lesquelles situer les différentes cultures sont forcément des généralisations et qu'elles comportent le risque d'y enfermer les individus en leur niant le droit de s'écarter du modèle ("X vient de telle culture, qui est une culture collective, donc il agit de telle façon"), ces dimensions sont néanmoins utiles lorsqu'on cherche à comprendre la raison de comportements qui ne suivent pas la logique à laquelle on est habitué. Elles devraient par exemple aider les enseignants à comprendre certains comportements de leurs élèves étrangers, elles pourraient également aider les parents d'élèves étrangers

à comprendre les valeurs qui déterminent le fonctionnement de l'école helvétique, qui suit typiquement un schéma individualiste et monochrone.

### Aller au-delà des différences

Si comprendre qu'il y a des différences entre cultures et que l'on ne peut pas tout interpréter avec notre seule perspective culturelle est important, il serait cependant risqué d'en rester là. Très souvent, la découverte des différences culturelles suscite beaucoup d'enthousiasme et de curiosité lors des formations à la communication interculturelle : chacun raconte ses expériences et particulièrement les quiproquos cocasses, on est pris d'ivresse devant la richesse des cultures qui trouvent des modes d'expression tellement divers. Pourtant, se focaliser sur les différences comporte deux risques majeurs : celui tout d'abord de figer les cultures dans leurs particularités en ignorant l'évolution des cultures dans le temps tout comme les variations individuelles (car aucun membre d'une culture donnée ne correspond exactement à la description de cette culture, qui est toujours une généralisation). Le deuxième risque est particulièrement pervers : à trop insister sur les différences, on finira par engendrer une perception de l'interculturel en terme de problèmes uniquement, et finalement, d'incommunicabilité.

Il s'agit donc de dépasser ce premier stade de prise de conscience des différences pour se demander comment, étant donné cette diversité, peut se dérouler la communication. Il ne faut pas non plus trop noircir le tableau : les différences culturelles ne conduisent pas nécessairement à des problèmes et conflits. Tant que les partenaires n'ont pas l'impression que les objectifs de la communication sont menacés, les éventuels "dérapages" seront neutralisés au sein de la relation qui s'est établie entre les deux interlocuteurs. N'oublions pas que ceux-ci, si ils sont conscients de se trouver dans une situation de communication interculturelle (et cette précision est importante !), s'attendent dans une certaine mesure à rencontrer des différences dans le mode de communication de leur partenaire et s'apprêtent à s'y adapter. On remarque effectivement que, lorsque la situation est perçue comme étant interculturelle, les partenaires de l'interaction ne se conduisent pas exactement comme lors d'une interaction avec des membres de leur propre culture. On observe par exemple divers processus d'accommodation (ralentissement du débit de parole, simplification du vocabulaire et de la syntaxe, etc.). Il y a aussi une accommodation spécifique à la culture de l'interlocuteur, ou à ce que l'on en sait (ou croit savoir, attention aux stéréotypes et préjugés inadéquats !). Cette adaptation à la culture de l'autre en fonction des attentes que l'on en a peut conduire à une "hypercorrection interculturelle", c'est-à-dire à une exagération

du trait que l'on cherche à adopter pour se rapprocher de la culture de l'autre, ou encore à des situations paradoxales dans lesquelles chaque partenaire de l'interaction adapte son comportement en fonction de ses attentes au sujet de la culture de l'autre, le résultat étant que chacun se conduit de façon atypique et ne répond pas aux attentes de l'autre.

### **La communication interculturelle : une négociation des différences et ressemblances**

Une fois que l'on a pris conscience des différences dans la communication, mais aussi et surtout dans la façon de voir le monde, dans le système des valeurs et des normes, il va falloir - si l'on souhaite que la communication se poursuive - négocier un mode de relation qui soit acceptable pour tous. Le résultat idéal d'une négociation est celui où les deux parties "gagnent" et "perdent" autant l'une que l'autre, afin que personne ne se sente lésé et ne tente à la première occasion de revenir sur l'accord qui a été établi. Des concessions seront nécessaires, des deux côtés si l'on souhaite une solution juste et équitable. Mais jusqu'où suis-je d'accord de m'adapter à l'autre, de modifier mon comportement en fonction de l'autre ? Qu'est-ce que je demande en échange ? Ces questions interviennent très rapidement dans le contexte des rencontres entre personnes de cultures différentes : s'ouvrir à l'autre, oui, mais jusqu'où ? Mis en présence de l'Autre, de la différence, l'individu craint souvent d'y perdre sa propre identité. Si l'on repense au contexte scolaire, il n'est pas rare que les tentatives d'apporter une dimension interculturelle à l'école rencontrent une réaction de méfiance chez les parents des élèves "indigènes" : l'école va-t-elle être conçue pour les étrangers et ne plus se préoccuper des élèves du lieu ? Et finalement, si l'on essaie de modifier profondément l'école pour l'adapter aux cultures des élèves étrangers, il n'est pas non plus certain que ceux-ci et leurs parents apprécient vraiment ...

Pourtant, le but de l'ouverture à l'Autre n'est assurément pas de se transformer en caméléon social, de renoncer à sa propre identité pour devenir l'Autre. Il faut essayer de quitter cette logique manichéenne selon laquelle on ne pourrait s'ouvrir à l'Autre sans se perdre soi-même : l'identité n'est pas quelque chose de rigide et d'exclusif, où l'on est X ou Y, mais un phénomène évolutif et additif : où l'on est X, mais aussi Y, etc., tout comme l'on peut se sentir par exemple Genevois, catholique, homme, enseignant, Romand, Suisse mais aussi Italien de par ses origines, Européen et citoyen du monde. Ces différents aspects de l'identité se négocient au cours de la relation, qui parfois privilégie l'un ou l'autre aspects. On peut décrire trois phases dans le développement d'une relation entre deux personnes de cultures différentes (Cupach & Imahori, in Wiseman & Koester, 1993, p. 122 ss.).

### **Première phase : essai**

Lors des premières interactions entre des personnes de cultures différentes, l'attention tend à se focaliser sur les aspects culturels de l'identité : on s'adresse moins à Ali en tant qu'individu qu'à un petit garçon kurde. Dans cette phase, la confirmation mutuelle des identités culturelles est très importante. Mais les partenaires ne se connaissant pas et étant ignorants des codes culturels de l'autre, le risque est grand que cette confirmation de l'identité ne se fasse au travers de stéréotypes inappropriés. De plus, l'ignorance des codes symboliques de l'autre se traduit souvent par une violation involontaire des règles d'interaction. Mais on remarque aussi que ces violations des règles sont souvent une tactique utilisée pour les identifier : c'est souvent par un processus de tâtonnement, par essais et erreurs que l'on apprend ce qui est adéquat et ce qui ne l'est pas. Il est donc important dans cette première phase de pouvoir être capable de tolérer l'incompétence, la sienne comme celle de son partenaire.

### **Deuxième phase : convergence**

A force d'interagir, les deux partenaires développent une relation commune, avec ses règles et symboles ainsi que des buts communs. Leurs identités culturelles divergentes passent au second plan, on n'en parle même plus car ce qui est le plus important est la relation interpersonnelle qui s'est développée. On évite même les sujets de discussion qui pourraient menacer cette bonne entente car mettant en jeu les appartenances culturelles différentes, préférant ceux qui permettent de renforcer la relation.

### **Troisième phase : renégociation**

Si beaucoup de relations interculturelles en restent à la seconde phase qui peut suffire car elle permet déjà d'atteindre des objectifs communs, l'évolution vers une troisième phase est nécessaire si l'on souhaite une relation plus intime et interdépendante, dans laquelle la différence culturelle ne soit plus un sujet tabou. La confiance développée dans la deuxième phase servira de base sur laquelle renégocier les identités culturelles que l'on avait pudiquement écartées. La renégociation est rendue possible par le fait que les partenaires ont pu établir des normes et des valeurs communes. Ce fonds commun permet de percevoir les identités culturelles respectives comme moins distantes et séparées qu'au début de la relation. La différence culturelle n'est plus ressentie comme une menace pour la relation, elle n'a donc plus à être cachée, minimisée mais elle est intégrée à la relation et l'enrichit.

## En guise de conclusion

On le voit, comme toute relation humaine, la relation interculturelle se construit. Dans cette évolution, l'importance accordée à la différence culturelle varie : de primordiale au début, elle est ensuite effacée pour finalement revenir comme un élément important mais non central pour la relation. Lorsqu'on se soucie du bon déroulement d'une relation avec une personne d'une autre culture, et dans le contexte qui nous occupe ici, de la relation entre l'enseignant et un élève étranger ou ses parents, il s'agit de ne pas appliquer de façon rigide une façon de considérer la différence culturelle : il peut être tout aussi inadéquat de mettre en valeur la différence culturelle que de ne pas la reconnaître. Un enseignant qui systématiquement et constamment chercherait à mettre en valeur l'identité culturelle de ses élèves étrangers ne respectera pas forcément leurs besoins.

Les relations interculturelles demandent une attention particulière à l'Autre : il faut essayer de deviner les besoins de l'Autre alors que l'on ne partage pas les mêmes références, il est donc impossible de simplement lui attribuer les besoins que l'on aurait soi-même "à sa place". S'extraire de son propre cadre de référence, essayer de se mettre à la place de l'autre pour voir les choses de sa propre perspective, voilà une partie importante du périlleux exercice de la communication interculturelle.

## Références bibliographiques

- Gudykunst, W. B., Ting-Toomey, S. et Chua E. (1988). *Culture and Interpersonal Communication*. Newbury Park, Sage.
- Office Fédéral de la Statistique (1991). *Enfants et jeunes d'origine étrangère dans le système de formation en Suisse*. Berne, OFS.
- Perregaux, C. (1994). *Odyssea et Kaleido*. Neuchâtel. Editions Corome.
- Samovar, L. A. et Porter, R. E. (1994). *Intercultural Communication. A reader*. (7th edition). Belmont, Wadsworth Publ.
- Watzlawick, P., Beavin, J. H. et Jackson, D.D. (1972). *Une logique de la communication*. Titre original : *Pragmatics of Human Communication. A Study of Interactional Patterns, Pathologies, and Paradoxes* (1967). Paris, Hachette.
- Wiseman, R.L. et Koester, J. (1993). *Intercultural communication competence*. International and Intercultural Communication Annual, vol. XVII). Newbury Park, Sage.
- Zarate, G. (1986). *Enseigner une culture étrangère*. Paris, Hachette.

Université de Genève  
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education  
Cahiers de la Section des Sciences de l'Education

**LES SCIENCES DE L'EDUCATION**  
**FACE AUX INTERROGATIONS DU PUBLIC**

**Réponses et analyses**  
**sur quelques sujets d'actualité**

**Cahier édité par le Groupe-Publications**  
**de la Section des Sciences de l'Education**

**NUMERO SPECIAL**

Février 1996